

Une vie va toujours

Jacques Julien

Number 113, Spring 2007

Trente ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14138ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Julien, J. (2007). Une vie va toujours. *Moebius*, (113), 43–52.

JACQUES JULIEN

Une vie va toujours

Je suis musicien. C'est dire que la trentaine, je l'entends d'abord vibrer comme la basse et grosse corde en sol dans l'air célèbre de Jean-Sébastien Bach (Suite n° 3). Dans les mots de Büchner, « la corde sensible vibre de la même façon chez presque tous les hommes, seule la carapace à percer est plus ou moins épaisse » (Georg Büchner, *Lenz*).

Si j'étais plus aventureux, bien plus que l'oreille, j'y mettrais tout mon corps à jouer et j'éprouverais plutôt la jouissance physique de la vibration puissante d'un cordage de voilier, bandé dur sous des vents impétueux. Ou la fermeté tendue d'un mollet de fer enclenché à la pédale, à la chaîne et aux roues qu'elle fait tourner, ou bien encore le jeté absolument insolent d'un revers au tennis, baveux mais zen pourtant, détaché de tout, vide bien qu'à l'affût, ou cette dernière ivresse d'adrénaline dans les crampes du sprint final.

Plusieurs temps, plusieurs lieux, des accélérations et des décélérations. « Dans une nouvelle admirable, écrit le philosophe Gilles Deleuze, Fitzgerald [l'auteur de *The Great Gatsby*] explique qu'une vie va toujours à plusieurs rythmes, à plusieurs vitesses » (« Politiques », dans *Dialogue*, p. 153). Ailleurs, un wikipédien anonyme a écrit aussi de cette nouvelle admirable, « The Crack-Up », « La fêlure », qu'elle est « déchirante ». Qu'elle opère donc elle-même, « fêlure déchirante », ce dont elle parle, qu'elle déchire et lacère ou s'insinue au contraire, qu'elle fêle ou craquelle. Si c'était un bruit, un son superposé à ce mouvement, ce pourrait être le bruissement assourdi d'une eau

qui coule dans la nature, celle d'un ruisseau, par exemple, tant il est vrai qu'« un ruisseau se creuse, même un peu profond ruisseau » (159). Dans les rares buissons sur la berge, aux soies d'une toile d'araignée, se balance une goutte de pluie dans laquelle se reflètent des nuages dégorvés. Une mouche bleutée s'y est prise et lutte avec les nœuds de son piège.

Mais il y a plus encore. Au lieu d'écouter les bruits de l'univers, si je regarde au creux de ma main, qu'est-ce que j'y vois ? Des coupures, des striures mais aussi d'autres fêlures, de chair cependant, si cela est possible que la chair se fêle. « Comme bien d'autres avant moi, je m'intéresse à la chair, à la longue histoire des bleus, des cicatrices et des entailles » (Nicole Brossard, *Langues obscures*, 26). Et ces lignes sont pareilles à celles qui fleurissent le fond de mon bol à café préféré, à celles qui meurtrissent le bel émail d'un vase d'argile. Dans la matière de mon corps, dans ma chair, circule également une autre ligne parasitaire, secrète aussi et qui m'a été longtemps aussi imperceptible que le premier cheveu blanc apparu sans qu'on s'en soit jamais rendu compte. Ou qu'un seuil de résistance soit franchi et que quelque chose ait cédé. Je ne sais pas quand, je ne sais pas où, mais je le ressens bien : je résiste moins. Je suis moins résistant, moins dans la résistance. Ça s'est passé comme ça, c'est arrivé en moi sans moi, à mon corps défendant. Ça s'est fait. C'est fait, c'est installé. Quoi ? La trentaine et ses effets. La trentaine en effet.

C'est que la vie – et même si on devait la concevoir comme une entreprise de démolition (ce que Fitzgerald soutient, précisément) – n'avance pas par à-coups, coupures, ruptures, failles, éboulis, grands fracas ou tsunamis. Au contraire, tout cela, la vie qui va, se fait le plus souvent en douceur, en deçà de la vision, à l'échelle microscopique, en mouvement brownien. Ou au contraire, au-delà de toute perspective, à une échelle quasi cosmographique, comme les languides glissements reptiliens des plaques tectoniques. Je suis à la fois la corde qui vibre sous les doigts du violoniste, une algue qui fluctue dans ces eaux amères porteuses aussi d'un vaisseau dont la toile faseille dans le vent. Et je suis encore cet oiseau qui chante juché

au sommet du mât et c'est moi toujours moi, les notes de son chant que le vent emporte.

Je ressens donc aussi ce qui n'est pas encore l'amorce d'une ligne, rien de perceptible à l'œil, mais l'ombre d'une faiblesse, la faim d'un affaissement, l'attente d'un glissement, une mise en scène qui est propice à... À quoi ? On ne peut pas le dire. On en fera le constat après coup. Voilà : c'était donc cela. Par exemple, cette fatigue ou cette fébrilité, cette pâleur qui « annonçait » quelque chose. « [Lenz] poursuivait indifférent sa marche, peu lui importait le chemin, qu'il monte ou descende. La fatigue, il ne la ressentait pas ; simplement, il lui était désagréable, par moments, de ne pouvoir marcher sur la tête » (Büchner, *Lenz*). Invité à dire comment j'en suis arrivé là, « Je n'ai rien senti », dirais-je dans un souffle étonné à un docteur ou à un psychanalyste. Mais c'est là, bien là, installé en moi : soudain (mais aussi très lentement et depuis longtemps) une faille s'est ouverte, de la vapeur s'échappe, des fumeroles, ensuite de la fumée. De la suie et enfin de la lave surgissent à la fois, mugissant comme les tuyaux d'un orgue, et qui se sont mis à recouvrir mon univers de leurs fins débris.

Ou bien, effectivement, les thérapeutes ont eu raison de me calmer : ce n'est rien, je n'ai rien à déclarer, à signaler, pas même une palpitation ni le moindre battement sauté dans une arythmie du cœur. Mais là-bas, sous le derme du calme, au-dedans de moi, au tréfonds de moi, au plus intime de moi-même, des molécules se sont regroupées ; elles se détournent maintenant de leur sentier accoutumé, elles montent vers mon cœur d'un sud anarchique dont je ne savais rien hier encore. Terre de l'imprévu et de l'imprévisible, puisque « Les grandes ruptures, les grandes oppositions sont toujours négociables ; mais pas la petite fêlure, les ruptures imperceptibles, qui viennent du sud » (159). Et « chacun a son sud » (159). Au sonnant de mes trente ans, l'aiguille de ma boussole en a frémi... « La répartition des désirs a changé en nous, écrit encore Deleuze, nos rapports de vitesses et de lenteur se sont modifiés, un nouveau type d'angoisse nous vient, mais aussi une nouvelle sérénité » (153-154). Alors oui, j'en conviens, il y a bien eu une petite frayeur, une moiteur à

la paume des mains, un plissement des yeux pour corriger la vision, puisque « un contour se met à trembler » et qu' « un segment vacille » (157).

Et puis, quand toutes les lignes vivantes prolifèrent, concourent, interviennent, se coupent et se recourent, se révèlent et se dessinent sur toute la surface de la feuille quadrillée de notre vie, « on dirait que rien n'a changé, et pourtant tout a changé » (154). La toile familière depuis notre enfance n'a plus du tout la même architecture. La texture de la matrice s'est tissée d'elle-même et à mon insu selon des motifs aléatoires, imprévisibles mais qui sont déjà parfaitement dessinés. Je me croyais seul, unique : « vaste monde, disais-je, je te vaincrai ou j'en mourrai », ou bien : « je serai Chateaubriand ou rien ». Et voici que ce matin, dans mon miroir embué ou dans les reflets vifs des publicités du métro, je me vois comme je vois tout le monde. Je me vois comme je te vois me voir te voir. Ainsi fondu dans la foule, je ne me distingue même plus. Je n'ai rien de distingué ni aucun signe distinctif. Je suis « ordinaire », tout ce qu'il y a d'ordinaire. Je comprends le sens de « frères humains qui après nous vivrez » (Villon). Et : « Tous pour un et un pour tous ». Interchangeables. Statistiques. « On peut donc être mis les uns pour les autres », me dis-je incrédule.

Et pourtant chacun garde son style : je marche, je me démarque des passants, j'avance, je saute, je tourne sur mes pas, je recule, je bats des coudes, tape des mains et me propulse en avant. J'ai encore mes propres lignes d'erre, d'errance et je demeure imprévisible, ça je vous le garantis. Dare-dare, je saute encore à cloche-pied, s'il le faut, dans une marelle soudain reconfigurée. Je déjoue le tour qu'on m'a joué. Je joue et je déjoue l'emprise du deux, de la binarité, du dualisme. Je découvre et j'aime le trois et le troisième et le trentième et en tout je préfère l'impair « plus vague et plus soluble dans l'air / sans rien en lui qui pèse ou pose » (Verlaine, « Art poétique »). Ceux-là et celles-là, gens du trois, de l'impair, ils misent, passent et gagnent. Ils perturbent et pervertissent, détraquent et dévoient.

Quant aux sillons des grandes cassures, les failles sociales, j'y rejoins comme tout le monde les lignes de force de mon temps. Je n'en suis plus à l'infiniment petit de

mon univers personnel : j'ai évolué avec la vie de mes parents, au gré des événements de la société contemporaine. Au milieu ou en marge, centré ou excentrique : qu'importe. Je me suis joint à la caravane humaine et c'est devenu ma vie, mon existence telle qu'elle s'est mise en marche depuis ma naissance, mes jeunes années. Quelque chose fut, a été et ne sera plus : cela prend déjà – à trente ans, imagine ! – la figure sombre d'une nostalgie. J'entends les vieux regrets de Villon : « Bien sçay se j'eusse étudié / Au temps de ma jeunesse folle, / Et à bonnes meurs dedié, / J'eusse maison et couche molle ! » Déjà une petite névralgie vrille le crâne quand s'y dessine en creux la ligne de ce qui n'a pas été et qui ne sera peut-être (sans doute) jamais. Est-ce cela qu'on appelle « les espoirs déçus », les rêves dégonflés, les lendemains qui déchantent ? Des rêves qui se sont déroulés peut-être tout croches, sans suivre le script, à l'envers du rêve américain. « *A dream comes true* », « *to make a difference* » : j'ai beau m'en frotter les yeux, rien de tout cela ne s'est encore produit. Cette anticipation anxieuse de ce qui ne viendra jamais, c'est un pli de plus entre les yeux, l'esquisse fine d'une patte d'oie, la palpitation en relief d'une veine sur la tempe.

Par ailleurs, en même temps et sur la même page de mon livre de vie courent d'autres lignes plus définies, genre « X■H », segmentaires. Puisqu'elles s'organisent selon un début et une fin et qu'elles se tiennent la plupart du temps deux par deux, ce sont des lignes de choix à faire. Ou de positions contraires à occuper successivement, avec toujours la possibilité de retours, de reprises, de repentances. Un peu comme au jeu des échelles et des serpents. Et comme à ce jeu, il y a des décisions qu'on pense avoir prises en toute liberté alors qu'il s'agit toujours d'un jeu qui nous joue au gré d'un poing fermé brassant les dés de nos choix. « — lance comme il faut / les dés de mon bonheur, Toison de mer / pelle un bon tas de la vague qui me porte, Noir-juron » (Paul Celan, « Port », dans *Renverse du souffle*). Ainsi, il arrive qu'on prenne une débarque, et c'est la glissade, la chute, la dégringolade et l'humiliation de la case départ. De riche à pauvre, de jeune à vieux, de succès en insuccès ou pas de succès du

tout, de santé à maladie, de bonne forme à mauvaise forme. D'amour à tarissement d'amour, de créativité à panne totale de créativité. Puis les dés sont à nouveau jetés. Un lundi matin ensommeillé, on connaît soudain une promotion, une ascension, une résurrection peut-être.

Souvent, il y a une date précise, un lieu donné. C'est inscrit, bien noté, accusé de réception. C'est donc facile de raconter ces épisodes segmentaires, de les regrouper même en faisceaux, en ensembles, de façon à former une sorte de tranche de vie. On s'est détaché du troupeau, du clan, du groupe. Les camarades, on les salue maintenant de la main, au volant de leurs autos superbes, ou au contraire silhouettes estompées dans les files d'attente. Les fraternités jurées se dessoudent, le cercle des amis se rétrécit. Peut-être même n'est-ce plus un cercle mais un triangle, une tangente, une dérive. Depuis des années, on avait investi. Soi-même ou d'autres à propos de soi. On a en main un paquet de valeurs et on les effeuille maintenant comme les pétales d'une marguerite. Tel diplôme ? Telle blonde, tel chum ? Telle aventure, projet, entreprise ? Humm... Et on pense à souffler sur ce qui ne pèse plus trop lourd. Sur ce qui ne fait pas le poids. Ne tient pas au ventre, ne tient pas la route.

Ces courts segments autobiographiques peuvent s'agglutiner autour de segments plus importants, à caractère socio-politico-économique et qui ont une fonction de polarisation, d'aimantation. Un krach boursier, par exemple, l'apparition du iPod face au déclin du baladeur, le conservatisme qui l'emporte maintenant sur les attitudes libérales (ou « est-ce le contraire ? » Ou « n'est-ce pas la même chose ? »), etc. D'ailleurs, explique toujours Deleuze, ces lignes segmentaires ne s'entrecroisent pas au hasard. Elles sont soumises à de grandes machines, binaires elles aussi, des systèmes. Classes sociales, sexes, âges, races, secteurs privés et publics, sentiment d'appartenance à un chez-nous ou hostilité d'un rejet. Puisque l'ensemble de notre vie s'est toujours organisé selon les polarités segmentées de ces choix à faire, on est un jour très mal à l'aise quand se produit une fêlure déviante qui ne répond pas au diagramme binaire familial. La fêlure « arrive », elle se produit, elle est là. Mais dans l'ombre ou

en pleine lumière, tourne l'efficace machine abstraite des dispositifs de pouvoir, « la Maudite Machine » (Pierre Flynn). Tout ce qui se rassemble sous l'appellation très vaste et très vague d'État.

Dans ses archives personnelles, quelqu'un pourrait trouver des artefacts disparates. Comme des almanachs chinois marqués de titres énigmatiques : décennie du « nez dans le limon », ou année « du coup de talon », les rappels d'une terrible enfoncée, d'une remontée du désespoir et d'un bol d'air frais lapé in extremis. Büchner fait voir le jeune Lenz, dans le vertige de sa randonnée folle en montagne : « [...] alors sa poitrine se déchirait, il s'arrêtait, suffoquant, le corps plié en avant, les yeux et la bouche grand ouverts, il lui fallait, pensait-il, amener l'orage en lui, faire en lui tout tenir, il s'allongeait, se couchait sur la terre, se creusait un passage dans l'univers. C'était un plaisir qui lui faisait mal. »

Pas d'échappée, pas de fuite. La paroi des montagnes dressée comme un mur, ce que Deleuze encore appelle un « point de fuite ». Et pourtant, une délivrance chante dans ce silence de pierre : le point de fuite est aussi le carrefour minuscule auquel s'embranchent une multitude de lignes de fuite. « Point de vue », ce serait le nombril d'un labyrinthe et le fil rouge d'une blanche Ariane. Au pire et en catastrophe, le débouché d'une course éperdue sur les lèvres d'un précipice, la faille, le canyon, l'abîme. Chute d'Icare.

Dans les dédales de la vie quotidienne, ce « point de fuite » et « pas de fuite possible », c'est le stress invivable du chien de Pavlov qui ne sait plus où donner de la tête, de la voix ou de la patte. Quelle est donc cette sonnerie sadique qui le fait baver sans donner la récompense promise ? Car enfin, même s'il n'y avait pas eu de « promesse » formelle entre Pavlov et son chien expérimental, pas de contrat ni de poignée de main, tout de même – c'était la coutume – une récompense, un résultat positif se produisait toujours quand la bête posait les bons gestes. Jusqu'à ce que le savant perde la tête, qu'il complexifie à outrance les règles de son expérience. Être un chien ou ne pas être. Adopter le point de vue du chien. Couiner, se rouler en boule, prendre des poses obscènes et lâches. Bave, chien !

Oui, brave : il y a de la valeur à se découvrir chien, même chien pris aux liens d'une expérience délirante. « Chien de l'âme », écrit Nicole Brossard. « Au milieu des œuvres complètes, dans toutes les langues qu'on a parlées, sur les quais de métro, devant la mer, le chien de l'âme vise obscurément les plus hautes notes. » (*Langues obscures*, 12). L'initié à l'alchimie de la vie commence à découvrir le pouvoir de sa matière sombre, les courbes que son magnétisme impose à la droite ligne vibratile de sa vie. « Tu ressentiras, avait dit le maître, une pesanteur et une présence en creux, une "pesance" ». Bénie sois-tu, ô énergie noire. Moins en lumière et plus en lignes de force, le beau ténébreux de trente ans, savant chien de l'âme « perché sur son anatomie », en passe de devenir « grand interprète des langues obscures » (Brossard, 24). Passer au langage, s'y jeter même à corps perdu comme dans un point de fuite liquide, échapper aussi bien au mur qu'au précipice, s'immerger et se baigner dans une lumière marine. Et là, dans ces eaux de sel, la laine d'Ariane encore au poing, le plongeur chien chante d'autres notes et nage autrement dans sa technique indescriptible, lui qui a « du chiendent d'achigan plein l'âme » (Gaston Miron, « La marche à l'amour »). Pour lui, tout se confond « en une seule ligne, comme une vague qui montait et descendait, entre ciel et terre », reposant « au bord d'une mer infinie, qui ondulait doucement » (Büchner). Ces mesures d'accompagnement montent, s'empilent, se poussent, cassent, lèchent le sable. Un bras enlace un ventre et le crin rencontre la corde. Comme une « attaque de violoncelle / de derrière la douleur » : « quelque chose devient vrai / [...] tout est moins qu'il / n'est / tout est plus » (Paul Celan, dans *Renverse du souffle*).



